

Laurent de l' Ardèche, pionnier de la révision de l'histoire de la Révolution française.

CLT, Numéro 30, juin 1987.

C'est sous le pseudonyme d'Uranelt de Leuze — anagramme transparent que la répression rendait obligatoire — que Paul Mathieu Laurent (devenu « *de l'Ardèche* » après son élection à la Constituante en 1848) publia en 1828 sa *Réfutation de l'Histoire de France de l'abbé Montgaillard*.

Cet homme de 35 ans — né au Bourg Saint-Andéol en 1793 — était sans doute très représentatif d'une face de son temps et de sa génération. De sa jeunesse, on sait seulement qu'il fréquenta le collège, manifesta des opinions républicaines sous l'Empire et bonapartistes sous la Restauration, fut condamné à un mois de prison pour une manifestation « *intempestive* » dans l'église du Bourg. Sainte-Beuve l'a décrit comme « *l'un de ces patriotes de 1815 animés d'un souffle ardent et qui, tout républicains qu'ils étaient de cœur, se sont ralliés au Napoléon des Cent-jours défendant le sol français* ». Il a combattu dans les rangs des fédérés parisiens. Avec la chute de l'Empire, il a de nouveaux démêlés avec la justice — du roi, cette fois : pour avoir arrosé très copieusement la dissolution de la Chambre introuvable, le voilà inculpé de complot contre la sûreté de l'Etat et menaces (pour avoir invité l'adjoint au maire à lui répéter « *dehors* » ce qu'il venait de lui dire). C'est finalement pour menaces seulement qu'il fut condamné, cette fois, à quatre mois de prison ferme, qu'il purgea, eu égard à ses origines sociales, dans des conditions sans doute pas trop désagréables.

Le voilà étudiant en droit à Grenoble en 1816, il y rejoint une société secrète — ou plusieurs — une expérience qui inspirera plus tard ses Mémoires d'un carbonaro. Licencié en droit en 1819, il s'inscrit au barreau et y sera l'avocat du Journal des Alpes, auquel il collabore et qui disparaît après une année, trop ouvertement opposant pour vivre. Il fonde alors l'éphémère Journal libre de l'Isère, si maltraité par la censure qu'il disparaît à son tour rapidement, après un acquittement, poursuivi pour avoir protesté contre l'expulsion du département de l'ancien conventionnel l'abbé Grégoire. Puis il se lance dans la rédaction d'une Histoire du Dauphiné qui l'amène à Paris où il va rester sept ans, faisant les rencontres décisives pour sa formation et s'engageant sur la voie historique qui nous intéresse ici.

Après un bref séjour dans « *l'Ordre des Templiers* », où l'avait entraîné son ami Hippolyte Carnot, mais dont le conservatisme le repoussa, il est introduit dans le cercle des Saint-Simoniens où il amène non seulement Carnot mais Michel Chevalier, également son ami personnel. Ce n'est sans doute pas par hasard qu'il y retrouve à cette date Saint-Amand Bazard et Philippe Buchez, quelques années auparavant fondateurs de la Charbonnerie française, à la recherche de la « *doctrine sociale* » qui manquait aux conspirateurs. Avec eux, Laurent est l'un des six autour desquels se fait le regroupement des Saint-Simoniens, et l'un des principaux collaborateurs du Producteur. Mais, dans le même temps, synthétisant dans un travail historique ses vieilles aspirations républicaines, son goût du social et sa sensibilité à la légende napoléonienne, il prépare sa *Réfutation de l'Histoire de France de l'abbé de Montgaillard* — un médiocre historien monarchiste qui venait de mourir après avoir écrit une histoire de la révolution empreinte de l'horreur sacrée de mise à l'époque et marquée du sceau de l'explicitation policière des « *brigands et des assassins* ». L'ouvrage est édité par Charles Teste, ami

personnel de Laurent, le futur pilier des conspirations et sociétés secrètes qui est à cette date en correspondance avec Buonarroti ¹.

Histoire et Politique

Le Saint-Simonien Laurent — et c'est ce qui fait son originalité — place au premier rang de ses préoccupations l'histoire, la philosophie de l'histoire, la philosophie politique. C'est l'histoire qui est à la base des autres car elle seule permet « *l'étude des phénomènes de la physique sociale* » qui permettront au philosophe de dégager des lois générales et des enseignements, par conséquent des principes d'action pour la politique. L'histoire est une science exacte, mais à la condition qu'elle soit pratiquée par un homme qui a vécu l'expérience nécessaire :

« *Pour juger en pleine connaissance de cause la manifestation terrible des passions qui dominèrent à une certaine époque, il faut avoir vécu au milieu de ces passions et pu saisir le fil qui liait leur résultat à leurs causes* » ².

Sous peine de faillir à sa tâche de compréhension d'une époque, l'historien ne saurait être ni neutre ni impartial : une telle attitude le plaçant en dehors des courants et mouvements d'idées l'empêcherait d'en saisir de l'intérieur la signification véritable :

« *Rien ne ressemble moins à la vraie impartialité, à celle qu'on attribue surtout à la postérité, que cette neutralité des contemporains à l'égard des partis divers qui occupent la scène politique et qui possèdent les sentiments et les idées contraires à celles dont se compose l'ensemble du mouvement de l'époque* » ³.

Le premier réquisitoire qu'il dresse donc contre les historiens à la Montgaillard, c'est qu'ils ont délibérément décidé de « *juger* » la Révolution française, et de le faire à travers ses horreurs et ses violences.

« *Après avoir tenu compte de leur naissance et de leur éducation et de leurs préjugés aux partisans opiniâtres de l'Ancien Régime, après avoir expliqué la politique incendiaire et homicide de quelques grands seigneurs par l'empire des circonstances et les sentiments naturels qui devaient entraîner alors la majorité de la noblesse aux moyens extrêmes pour défendre sa position sociale violemment attaquée, il est juste aussi de reconnaître que le Tiers-Etat non moins passionné pour ses intérêts, ne dût pas apporter moins d'ardeur à leur défense et que, menacé de dévastation et de mort, il put songer à son tour à conjurer le danger par la violence, sans mériter d'être flétri comme une horde de brigands* » ⁴.

¹ Nous renvoyons pour ces indications biographiques et un certain nombre d'autres remarques à notre travail de D.E.S. d'Histoire (1952) intitulé *Un Saint-Simonien dans l'arène politique : Laurent de l'Arnùcbe (1848-1952)*. Ici, pp. 1-8.

² Réfutation de l'Histoire de France de l'abbé de Montgaillard, pp. 32-33. Guillaume Honoré de Montgaillard avait publié en 1820 sa fameuse — à l'époque — Revue chronologique de l'histoire de France depuis la Première Convention des Notables jusqu'au départ des troupes étrangères 1787-1818.

³ Réfutation, p. 33.

⁴ Ibidem, p. 105.

Il montre ainsi comment la prétendue neutralité de l'abbé de Montgaillard l'a conduit à rabaisser et à dénigrer, non seulement les événements révolutionnaires, mais l'ensemble des acteurs de la Révolution française. L'abbé n'a rien expliqué. Il a seulement crié au scandale.

La philosophie politique préconisée par le Saint-Simonien est aux antipodes d'une telle attitude parce qu'elle a, elle, ses racines dans l'évolution même de l'humanité, plus précisément dans la certitude que le genre humain évolue vers un mieux-être général, vers le progrès moral et le progrès matériel, comme le démontre l'histoire de l'humanité.

Pour Laurent, la crise de 1789 était « *un fait inévitable dans la vie du genre humain* » :

*« Préparée par les conquêtes de la raison, c'est-à-dire par les travaux et les succès des réformateurs et des philosophes, elle devait éclater aussitôt que les progrès des lumières auraient assez fait sentir l'incompatibilité des anciennes institutions avec des idées et des besoins nouveaux, pour produire un malaise universel »*⁵.

Cette crise régénératrice a pris la forme d'une révolution à qui les Montgaillard reprochent d'avoir été sanglante. Comment aurait-elle pu être pacifique ? Elle n'aurait pu l'être qu'en l'absence des intérêts et sentiments contradictoires qui, précisément, la rendaient inévitable : elle exprimait « *l'incompatibilité désormais absolue des privilèges politiques de la noblesse et du clergé avec les lumières et l'importance réelle du Tiers-Etat* » :

*« Cette opposition d'état et de sentiments entre les diverses classes de la nation [...l] devait produire inévitablement aussi les grands incidents par lesquels se manifeste l'obstination réciproque et naturelle des deux partis, irréconciliables jusqu'à la victoire complète de celui qui représente les véritables besoins nationaux et les idées du siècle »*⁶.

Dans la marche en avant de l'humanité, c'est la classe qui représente l'avenir qui doit l'emporter et qui l'emporte effectivement, à travers la foi dans les motifs de sa lutte, le nombre de ses partisans et leur volonté de vaincre :

*« La foi dont les partisans de la Révolution étaient embrasés par le dogme de la liberté et de l'égalité n'était pas moins vive que celle des royalistes à l'égard du droit divin ; les intérêts moraux et matériels qu'elle avait créés n'étaient pas de moindre importance pour l'universalité des citoyens que ceux de l'Ancien Régime pour les privilégiés »*⁷.

C'est ce qui contraignit les patriotes à recourir à la violence et c'est aussi ce qui explique que la révolution ne manqua ni d'hommes d'Etat ni de soldats :

*« Ils furent même beaucoup plus nombreux, plus habiles et plus audacieux dans les rangs populaires, ainsi qu'on devait s'y attendre en songeant que 28 millions de citoyens soulevés au nom du bien public et de la raison contre le privilège et le préjugé renfermeraient nécessairement plus d'héroïsme et de lumières que quelques milliers de familles armées pour des intérêts spéciaux et cherchant vainement à maintenir ce qui tombait de vétusté »*⁸.

⁵ Ibidem, p. 114.

⁶ Ibidem, p. 262.

⁷ Ibidem, p. 121.

⁸ Ibidem.

Pour lui, pas plus que les institutions, les individus ne peuvent assurer la marche de la société vers ses formes nouvelles : « *la déchéance successive de tous les potentats qui voulurent [...] ralentir arbitrairement le char de la révolution* »⁹ l'atteste avec éclat.

Une interprétation nouvelle de la Révolution

Ainsi notre « *révisionniste* » tourne-t-il résolument le dos à l'histoire en vogue qui se complaît au récit des « désordres » et les explique par l'intervention des « *ramassis de brigands* » : elle ne fait que « *salir les événements les plus mémorables* ». Le peuple « *a scellé de son sang la conquête de la liberté* » et ne pouvait, pour remplir cette mission, « combattre et vaincre avec modération un ennemi furieux »¹⁰. Mais le devoir de l'historien est de proclamer ce fait :

« *Les masses ne peuvent pas devenir sciemment criminelles* ». ¹¹Il n'accepte pas non plus le modèle soigneusement élaboré de l'empirisme britannique avec sa monarchie modérée et sa constitution non écrite qui « *consiste à régulariser et à perpétuer l'antagonisme de la société* » et qui n'est en définitive que « *la prolongation intempestive des hostilités légales, imaginées autrefois pour représenter sous des formes moins violentes les hostilités réelles entre les diverses classes de la société* ». ¹²

En réalité, selon Laurent, 1789 est la « révolution primitive », « fondamentale », celle qui a posé les bases de la nouvelle société qui ne connaît qu'une « classe prépondérante, celle des citoyens actifs » capables d'enrichir leur pays « par les découvertes de la science, des merveilles des arts ou des bienfaits de l'industrie », en fait le nouvel ordre social, définitif :

« *Notre révolution n'est plus à faire et toute amélioration sociale [...] pourra s'obtenir [...] sans recourir aux mêmes moyens qui, dans le passage d'un ordre social suranné à une organisation meilleure, firent triompher les réformateurs [...] La grande réformation de 1789 a été effectuée au profit de la classe populaire comme à celui des classes élevées et mitoyennes avec lesquelles elle n'a cessé d'en partager les fruits* ». ¹³

Il souligne à ce sujet une différence importante avec la Révolution anglaise, dans laquelle l'alliance des barons avec les industriels a donné à la domination de ces derniers une « *allure féodale* », reproduisant entre maîtres et ouvriers la haine entre aristocrates et membres du Tiers État :

« *La puissance industrielle, réunie à l'aristocratie, a comprimé la classe ouvrière et la réduite le plus possible au rôle d'instrument de travail* »¹⁴.

Il faut admettre cependant que, même en France après 1789, le problème majeur, la libération du prolétaire, est resté en suspens. Laurent insiste sur la nécessité de le régler, à condition que ce règlement ne soit pas l'œuvre des prolétaires eux-mêmes, ce qui ne manquerait pas de provoquer une nouvelle rétrogradation qui la compromettrait irrémédiablement. Cette libération, l'émancipation des prolétaires, doit être l'œuvre de toute la société et, au premier chef, de son élément moteur, le pouvoir.

Le modèle à ses yeux le plus avancé de gouvernement, celui qui est allé le plus loin dans la voie de cette nouvelle société où « *les hommes s'élèveront au sommet de la nouvelle hiérarchie en cultivant*

⁹ Ibidem, p. 69

¹⁰ Ibidem, p. 112.

¹¹ Ibidem, p. 175.

¹² Ibidem, p. 234.

¹³ Ibidem, p. 291.

¹⁴ Ibidem, p. 101.

les sciences et les beaux-arts », c'est le gouvernement de Robespierre. Alors qu'à l'époque où il écrivait encore, Robespierre continuait à être systématiquement dépeint comme un révolutionnaire froid et cruel, un abominable et sanguinaire tyran, Laurent fait de lui, dans la Réfutation... un véritable panégyrique. Le procès de Robespierre, écrit-il, « a été jugé et non plaidé ». L'incorruptible a été « le bouc émissaire de la Révolution, immolé au moment même où il voulait en arrêter les désordres »¹⁵. Après avoir rappelé, et en argumentant de façon assez solide, que c'est Robespierre avec son Comité de Salut public qui a mis un terme aux activités de ceux qu'il appelle « les révolutionnaires sanglants », les Enragés, les Hébertistes et qu'il est mort pour avoir menacé d'autres coquins et des criminels aussi sanguinaires, il assure que l'objectif de Robespierre et de Saint Just était de « ralentir l'action révolutionnaire, de faire cesser le désordre le plus tôt possible, de constituer l'unité sociale sur les ruines des factions anarchiques et d'assurer enfin la stabilité du système républicain »¹⁶.

Incluant dans son Panthéon personnel Babeuf et ses compagnons, républicains de bonne foi et « inflexibles sectaires », il reproche à Napoléon 1er de n'avoir pas suivi le mouvement des idées, mais d'avoir au contraire tenté de l'arrêter, finissant ainsi par tomber « sans avoir donné à la France autre chose que l'habitude de l'égoïsme et l'exagération de la manie des places »¹⁷.

Portée et signification

Un jour peut-être une équipe d'historiens des mentalités parviendra à répondre aux questions qui se pressent à la lecture de ce travail de révision de l'histoire de la Révolution française, quand bien même, selon sa propre expression, l'un des objectifs de l'auteur a été d'y « fourrer de la doctrine ». Qui a lu le livre d'Uranelt de Leuze ? Comment ses lecteurs ont-ils réagi ? La réhabilitation de Robespierre en tant que modéré à la recherche de la stabilisation a-t-elle été comprise ? A-t-elle plus frappé les intelligences que la réhabilitation du « terroriste » n'a frappé les sentiments, déjà enracinés, d'horreur de la Terreur et de ses hommes ?

L'image de la révolution proposée par le jeune intellectuel a-t-elle suscité des sentiments révolutionnaires et, si oui, comment et sous quelle forme ?

Nous sommes pour le moment tout à fait incapables de répondre. Nous avons seulement que les réflexions de Laurent dans la Revue encyclopédique de 1830 sont déjà celles d'un homme d'ordre, qu'il découvrira le prolétariat en action en 1848, en aura peur et se ralliera donc finalement à Napoléon III, attendant de lui l'« amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ».

En tout cas, la parution en 1828 de la *Réfutation de l'Histoire de France de l'abbé de Montgaillard* s'inscrit dans un contexte dont certains éléments nous paraissent significatifs, dans ces dernières années de la Restauration et à la veille de la Révolution de 1830. Elle est en effet contemporaine de deux ouvrages qui « révolutionnent » à la même époque l'histoire de la révolution française. C'est la même année que Philippe Buonarroti, l'ami de Robespierre et le compagnon de combat de Babeuf, publie sa *Conspiration de l'Egalité: dite de Babeuf*. C'est l'année suivante que paraît le premier des quatre volumes des *Mémoires du Conventionnel René Levasseur*, de la Sarthe, avec un texte amplifié et introduit par Achille Roche.

Or, les liens entre ces hommes, l'ébauche d'un certain « milieu » intellectuel nourricier, épris d'histoire ou moins autant que de politique, sont patents. Depuis des années en effet, il existe entre ces hommes des relations personnelles et politiques. Laurent, depuis son arrivée, est en relations amicales avec

¹⁵ Ibidem, p. 314.

¹⁶ Ibidem.

¹⁷ Ibidem, p. 408.

Charles Teste, cet homme peu connu du grand public qui, selon Alessandro Galante Garrone, deviendra « *la cheville ouvrière secrète des mouvements révolutionnaires européens* »¹⁸. A cette époque, Teste n'est encore que lié aux dirigeants de la Charbonnerie française et correspondant régulier de Buonarroti. En outre, il est co-gérant et animateur de la librairie-maison d'édition Delaforest, 7, rue des Filles-Saint-Thomas, qui publie précisément la Réfutation. A cette même époque, Laurent est lié d'amitié avec l'auteur d'une histoire très conservatrice parue en 1825, Achille Roche¹⁹.

Or, Roche, vraisemblablement sous la double influence de ses amis Teste et Laurent, vient de retourner totalement ses conceptions historiques à la suite d'une sérieuse crise de conscience et c'est dans ces conditions qu'il entreprend la publication des *Mémoires* de Levasseur pour lesquels il écrit une remarquable, quoique prudente, introduction, après avoir, selon la formule d'A. Galante Garrone, « *repris dans une rédaction plus détaillée et plus vive, les notes que le vieux Levasseur avait écrites de façon concise et remise à son fils Francis* »²⁰.

Le même A. Galante Garrone discute avec la compétence qu'on lui connaît les influences respectives exercées par Laurent, Teste, Buonarroti, sur l'œuvre d'Achille Roche. Nous en retiendrons sa conviction que ce dernier « *ne se proposait pas seulement d'élargir la perspective historique, mais savait entrer dans le champ d'une bataille qui n'était pas seulement de tendances historiques, mais d'idéaux politiques opposés* »²¹. Que Laurent, devenu « *de l'Ardèche* » après son élection en 1848 à la Constituante, ait bruyamment rallié ensuite la cause du second Bonaparte tandis qu'Achille Roche, devenu disciple de Buonarroti, publiait, juste avant sa mort en 1833, le Manuel du Prolétaire, est finalement de peu d'importance. Nous retiendrons quant à nous que c'est Charles Teste, l'ami de Laurent, qui a présenté Achille Roche à Francis Levasseur pour qu'il rédige les notes du père de ce dernier en « *Mémoires* », qu'Achille Roche a payé ce courage d'une peine de prison où il a dû parfaire ses relations de révolutionnaire, bref que Charles Teste, Paul Laurent, Achille Roche aussi bien que Philippe Buonarroti ont esquissé une histoire de la Révolution française qui a été la source même de l'information de Marx sur cet événement capital²².

Ce que nous pouvons en tout cas dire dès maintenant concernant non seulement Philippe Buonarroti — le lien entre la révolution du XVIIIe et celles du XIXe, mais de la génération des Laurent, Roche, Laponneraye²³ qui ont inscrit dans leurs livres une image et une interprétation nouvelles à la révolution de 1789, c'est qu'ils y ont été poussés par la situation politique et sociale, le mouvement de l'époque où ils ont vécu, et qu'ils ont cherché dans le passé — qu'à la différence de Buonarroti ils n'avaient pas vécu — le moyen de comprendre et des raisons de lutter ainsi que plus d'efficacité. Et par conséquent que leur histoire de la Grande Révolution était politique, inspirée par des motifs et des préoccupations politiques inverses de celles qui inspiraient à cette époque l'histoire officielle et les magistrats chargés de veiller à son respect, cette histoire prétendue « *neutre* » et « *impartiale* » des abbés de Montgaillard ou de leurs « *nègres* ». Il ne manquera certainement pas de critiques aujourd'hui pour leur reprocher, comme à Trotsky, d'avoir invoqué pour expliquer le développement social de la « *nécessité objective* » et ce qu'ils considéraient comme le mouvement même de la société, cette marche vers l'émancipation humaine qui était à la fois leur but et ce qu'ils croyaient déduire de l'histoire.

¹⁸ Alessandro Galante Garrone, Philippe Buonarroti et les Révolutionnaires du XIXe siècle, p. 22.

¹⁹ Ibidem, p. 25.

²⁰ Ibidem, p. 25.

²¹ Ibidem, p. 27.

²² Marx a lu les Mémoires de Levasseur, à Paris, entre 1844 et 1845.

²³ Voir ci-dessus, p. 3-4.